

# L'EXPÉRIENCE DE L'HOMME QUI N'ÉTAIT RIEN

## Synthèse

### Vérifier cette histoire qui cloche sans ses cloches

Cette fois, allons prendre une simple marche dans le quartier pour voir si rapidement, avec les moyens du bord, nous observons des traces crédibles de l'incohérence de l'histoire officielle, telle que rapportée actuellement par ceux qui la dénoncent brillamment. Et si une tendance se révèle ou qu'une constante se répète, comme ce fut le cas dans mon exemple du nombre triangulaire, pousser plus loin l'investigation fait juste du sens afin d'en découvrir encore une fois la formule cachée.

Toujours en faisant le lien avec ce jeu corrompu d'un narratif orienté par la réputation et le discours de faux experts, choisis pour leur capacité à mentir et se soumettre à un culte ou à une fraternité pour la gloire et l'argent, afin de protéger le marché de leurs maîtres à penser qui ont la mainmise sur la célébrité et l'octroiement des grands postes corporatifs politiques, institutionnels, médiatiques et scientifiques pour subtilement nous les imposer comme une autorité afin de mieux nous voler et nous contrôler.

Voyons d'abord les grandes lignes officielles. En gros, vers 1850, à l'instar de plein d'autres villes et villages en développement un peu partout en Amérique, Montréal va réussir, avec ses quelques 60 000 habitants, à mettre en place toute une infrastructure complexe de canaux fluviaux, de réseaux ferroviaires et de routes qui vont favoriser un développement industriel et manufacturier lui étant inconnu jusqu'alors.

Le tout avec une rapidité d'exécution, une ingéniosité technique, un sens de l'esthétisme et un approvisionnement sans faille en outils, main d'œuvre et matériaux nobles, pour des chantiers qui sont en plus ralentis 5 mois par année par des hivers rigoureux, un fleuve gelé et une population locale qui luttent encore pour son confort et sa survie.

Qui plus est, un tel développement nécessitait, comme vous allez rapidement le constater, un grand sens des priorités, des responsabilités et du partage communautaire. En effet, tel que l'histoire nous le rapporte, nos ancêtres, en plus de devoir bâtir leurs propres maisons, leur aqueduc, leurs égouts, leurs édifices institutionnels architecturalement anachroniques et de payer dévotement la dime (Concil de Lateran de 1215), cet impôt déguisé du commerce des âmes géré par des constitutions corporatives spirituelles pour nous vendre un stationnement au paradis de leur dieu caché du « **Golden Order Dominion** », avaient le temps et les ressources pour construire non pas une, mais une multitude d'églises magnifiques en pierres taillées.

Et souvent, à quelques centaines de mètres près l'une de l'autre, comme cela s'observe aisément à Montréal, alors que le village ou arrondissement voisin, accessible à pied sans avoir à sortir le cheval et la calèche, en avait déjà construit une très belle. Et certaines seront même reconstruites à plusieurs reprises pour cause de ces fameux incendies qui expliquent tout.

Prenons l'exemple de Notre-Dame-Des-Sept-Douleurs, cette église de Verdun construite entre 1911 et 1914 pour ce qui, à l'époque, était l'équivalent d'un village d'à peu près 2000 habitants. Notons au passage que la date d'inauguration fut drôlement inscrite sur sa façade, A A912 D alors que pour l'immeuble juste au coin, on aura su écrire sans difficulté en chiffres romains l'anno Domini 1931 (A.D. MCMXXXI).

La raison évoquée pour sa construction; une volonté de séparation d'avec la paroisse de Côte-Saint-Paul qui en 1899 venait tout juste de perdre son église en raison d'un incendie causé par la foudre. La solidarité de ce fameux esprit de clocher évoqué précédemment. Et dépendamment des versions officielles, cette même église Saint-Paul sera reconstruite en 1900 pour brûler à nouveau en 1907, ou alors, ce ne sera qu'en 1910 et 1911 qu'elle sera reconstruite de façon magnifique en pierres et béton armé; ou alors, seule sa façade aura été retapée à cette date, pendant que l'on bâtissait la caserne de pompier, une banque, une pharmacie, une boulangerie et l'ancien hôtel de ville de style néo-classique.

Notez qu'aujourd'hui encore, 1,5 km de distance en ligne droite sépare ces deux églises sur la rue du même nom. Et juste pour insister sur cette obsession d'avoir une densité élevée d'églises au kilomètre carré, pas très loin de là, en 1904, année de l'exposition universelle de Saint-Louis aux États-Unis et dans ce qui sera appelé plus tard l'arrondissement Côte-Des-Neiges Notre-Dame-de-Grâce pour lequel j'ai travaillé, le frère Abundius et le célèbre frère André vont quant à eux préférer bâtir une petite chapelle en planches d'épinettes. Et après avoir pris le temps avec leur équipe de l'agrandir à 4 reprises et de la déménager, ils vont eux aussi se décider à la grandeur en amorçant en 1914 la construction de la crypte pour la future basilique de l'oratoire St-Joseph.

Mais quels bâtisseurs incroyables! Quels gestionnaires de projets efficaces pour mobiliser ressources et huile de coude sans satellite ni calculatrice. Il suffit de se promener sur l'île de Montréal pour comprendre que tout devait être constamment en chantier au 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle et que nos ancêtres ou leurs postérités, n'auront pas pu bénéficier réellement ou très très longtemps pour eux-mêmes du résultat d'ensemble cohérent et esthétiquement glorieux de leur vision et de leur travail colossal, ce qui est étrange.

En effet, malgré le fait que nous sommes devenus beaucoup plus nombreux avec le temps, ce patrimoine au lieu d'être intégré, protégé, entretenu, valorisé, sera plutôt détruit, modifié ou abandonné, une tendance généralisée partout dans le monde occidental. Comme si cela faisait partie d'une volonté politique planifiée de l'oubli, ce qui était en fait le cas.

Cela questionne également cette incroyable facilité pour l'époque de financer publiquement ces grands travaux et toutes ces fameuses expositions universelles dans les grandes villes du monde afin de construire en moins de 3 années des palaces et des sites architecturaux d'une beauté exceptionnelle pour mieux les démolir par la suite au lieu de laisser les populations locales indigentes qui les avaient payées et construites les utiliser?

C'est tout plein de gros bon sens moderne et tout à fait conforme à ce modèle politique de gestion corrompu du mensonge dont la démonstration n'était plus à faire. La technologie est développée pour se rendre sur la Lune, elle appartient aux américains qui l'ont payée, et elle est détruite par la

suite par leurs propres institutions sans leur consentement éclairé rendant difficile le fait de vouloir y retourner facilement 50 ans plus tard; même logique ridicule.

Mais qu'est-ce qui s'était passé? Qu'avions-nous perdu en chemin? Pourquoi dans ma modernité, ça faisait plus de 20 ans que je circulais sur une autoroute 20 en perpétuelle réparation avec ses cônes orange éternels? Ou encore, pourquoi construire cette piste cyclable toute croche au coin de ma rue, embellie d'une finition de pavés « briquelés », finition qui sera détruite trois mois plus tard parce que l'asphalte de la rue transversale sera refait?

Tout simplement en raison de cette perte de capacité à faire résonner les cloches dans le cœur des villes et des villages du Québec, ce qui a permis à ces horreurs de gestion d'être tolérées et érigées en système pendant des années, sans aucune conséquence ni sanction, pour l'enrichissement d'une classe de gens et de fonctionnaires crasses et une population endoctrinée qui, par son silence et son orgueil, tolère cette corruption et cette injustice par peur de perdre le confort d'un salaire et d'un statut social illusoire de liberté et de sécurité, le « **Golden Order Dominion** ».

Avais-je besoin personnellement d'une autre preuve formelle de l'incroyable détournement de nos administrations publiques, de la corruption, de la faillite morale et du mensonge juridique et bureaucratique qui avait pris le contrôle de la société? Évidemment non, vu mes propres exemples personnels que je vous étayais pour cette raison.

## Observer directement sur le terrain

Mais après ce petit questionnement sur le rôle réel de nos églises de quartier, rendons-nous à la Maison du fief de Verdun, l'un des plus importants sites archéologiques préhistoriques à avoir été découvert sur l'île de Montréal et voyons ce qu'il nous raconte.

Il est dit que ce vestige isolé est une maison en pierres française qui a vraisemblablement été construite en 1710 par des religieuses, formulation qui implique l'incertitude. Sa bande riveraine qui se retrouve à une centaine de mètres juste en face et sur laquelle nous allons marcher jusqu'à l'école Monseigneur Richard est selon ses historiens et archéologues experts, essentiellement la même que celle observée au 18<sup>e</sup> siècle malgré la forte urbanisation qui est principalement résidentielle dans ce secteur.

D'ailleurs, la carte de 1830 qui est présentée ne montre pas de densité de constructions importantes, comme c'est le cas pour la zone du vieux port, mais plutôt un immense terrain vague avec quelques petits rectangles distribués le long du chemin désignant les « King's Stores » ou possiblement les quelques exploitations agricoles autrement mentionnées. Notez cependant que dans cette bande rouge ajoutée sur la carte pour désigner la zone de la maison St-Dizier, il n'y a pas de petit rectangle lui étant associée.

Maintenant, si on en croit les recherches archéologiques rigoureuses autour et à l'intérieur de la maison, le site témoigne d'une continuité de haltes et de campements depuis plus de 5000 ans, renforçant l'idée qu'il n'y a jamais rien eu de plus élaboré que des terres en friches ou agricoles permettant ces arrêts temporaires.

Sur la base de ces informations touristiques officielles, rien de particulier ne devrait être trouvé sur cette rive, si ce n'est par chance, des petits artefacts préhistoriques, peut-être quelques vieux trucs agricoles ou quelques déchets modernes, là où il y avait un chemin permettant aux gens du coin d'aller jeter leurs vidanges sur le bord de l'eau.

Mais voici factuellement ce qui est observé. La berge est de façon constante et répétitive jonché d'une multitude de pièces et de débris de constructions ou d'infrastructures, parfois imposantes et reconnaissables. Et elles semblent appartenir à la même époque vu la ressemblance dans les matériaux les constituants et le style de fabrication.

Ils sont enterrés à proximité de l'eau sous une constante et imposante couche de terre, qui va présenter différentes pentes, parfois très abruptes, et dont l'épaisseur peut être estimée grossièrement à une hauteur moyenne de 5 mètres, du niveau de l'eau à la partie plane la plus élevée de ce large terrain transformé en parc et piste cyclable qui longe de nos jours le boulevard Lasalle ou la côte de Verdun sur la vieille carte de 1830.

Maintenant, juste pour se fixer les idées, imaginez un dépotoir de 5 000 m de long sur environ 100 m de large, qu'il nous faut remplir d'une couche de terre et de débris sur 5 mètres de haut en prenant un petit camion de déchargement de 10 mètres cubes et faites-le calcul du temps nécessaire.

Ensuite, amusez-vous à faire cette marche mais dans l'autre sens, jusqu'au bout du parc René-Lévesque à Lachine, qui se termine d'ailleurs par une ancienne jetée de bateau en ruine; vous allez voir que ce dépotoir, il est long en calvaire. Et qu'en est-il jusqu'à Sainte-Anne-De-Bellevue? Ou jusqu'à Pointe-aux-Trembles? Avec le recul, je perçois très différemment mon expérience à

parcourir toute cette rive de l'île et à travailler sur son réseau séparatif d'égouts pour le service de l'environnement.

Mais le mystère ne s'arrête pas là, car une date minimale de déchargement pour ces débris peut être rapidement établi. En effet, ces derniers sont régulièrement enterrés sous des arbres centenaires et possiblement bicentenaires dans certains cas. Il suffirait de raffiner par carottage l'estimation; car les carottes, c'est excellent pour la vue. Mais bref, ils étaient là bien avant ou en même temps que la construction de notre fameuse église mentionnée au départ, Notre-Dame-Des-Sept-Douleurs, il y a plus de 100 ans.

Comment est-ce possible? Détruire dans un temps où l'on doit tout construire? Distribuer à cheval et de façon quasi uniforme pour enterrer profondément de lourdes pièces le long d'une rive peu praticable? Mais surtout, d'où viennent tous ces débris? Qu'est-ce qui, en première estimation au 19<sup>e</sup> siècle, a été démolé massivement dans un secteur agricole où il n'y avait soi-disant rien? On y trouve des constructions de briques, différents mortiers et pièces de béton armé, du granite taillé, des dalles, de l'asphalte, des tuyaux, des cheminées, des roues de pierre, un amarrage de bateau, des couvercles de métal fondu, des fils de fer et d'anciens égouts. Nous avons presque l'inventaire d'une ville complète...

Et pourquoi cette impression d'anciennes fonderies ou de fours lorsque j'ai découvert cette brique jaune écossaise de la marque « Castlecary »? Elle me rappelait les briques à feu jaune que l'on utilisait lors de la rénovation des cuves pour en protéger le fond contre le bain électrolytique d'aluminium.

Quelque chose ne s'additionne tout simplement pas et la présence du vieil auditorium de Verdun, construit en une année seulement de 1938 à 1939 et ce, malgré une grève des travailleurs, explicite par ailleurs la préexistence du dénivelé du terrain déjà à cette époque.

Maintenant, en poursuivant notre chemin après la plage publique, sur ce qui était une ancienne promenade asphaltée en bordure du fleuve, nous croisons cet immense tuyau de sortie des eaux pluviales, tout juste avant d'arriver à l'école Monseigneur Richard. Dans ce cas particulier, pourquoi s'est-on donné la peine de le faire avancer si loin dans le fleuve? Un problème de débit? Y a-t-il un lien avec les grands travaux des intercepteurs et l'usine d'épuration colossale bâtie de 1974 à 1984 à Pointe-aux-Trembles? Et qu'en est-il de ce canal qui se retrouve tout juste un peu plus loin derrière l'école? Il semble correspondre à cette branche de la rivière St-Pierre qui se jette à cet endroit dans le fleuve sur la vieille carte de 1830.

De ces deux structures, on en déduit qu'il aura fallu excaver sur plus de 5 mètres d'épaisseur et sur plusieurs centaines de mètres de distance devant et derrière l'école Monseigneur Richard et ce, avant ou après sa construction en 1967, année de l'exposition universelle mais cette fois Montréalaise. Il aura fallu également assécher le fleuve afin de connecter le tuyau et couler les murs de béton. Ce ne sont donc pas de petits travaux légers qui passent inaperçus; il devrait être facile d'en retrouver les traces.

Et alors que notre périple se termine et que nous croyons être en reste, nous arrivons face à cette polyvalente de la révolution tranquille qui ne se présente certainement pas sous un style victorien ou gréco-romain classique et dont j'ignore volontairement les définitions ici.

Mais en prêtant un regard plus attentif, non seulement est-elle laide et mal entretenue, mais cet étrange design ou combinaison de pièces et de matériaux en béton avec des alignements et des

configurations peu précises en rapport avec ce qui devait être à l'époque une construction neuve rend perplexe. Elle donne plutôt l'impression d'une ancienne usine rafistolée en école sur d'immenses pilotis rouillés qui cache d'anciens murs enfouis. Et le tuyau de métal énigmatique qui sort du gazon à quelques mètres de là, loin de donner l'impression d'être là par hasard, s'harmonise plutôt bien avec ce tableau d'ensemble une fois qu'il est reconnu.

D'ailleurs, pourquoi avoir creusé si profond pour un espace qui n'allait de toute façon pas être utilisé, nécessitant cet affreux mur de soutènement dans lequel certaines poutres de béton vont s'y enfoncer de façon bizarre?

Pourquoi ne pas avoir compacté le sol et coulé une simple dalle de béton? Parce que le terrain était soi-disant contaminé? Où en était cette science à l'époque? Hum... il me faudrait revoir mes notes de cours? Et malgré cela, on a décidé d'y construire une école avec jadis, une piscine intérieure? Encore une fois, ce même gros bon sens qui va justifier le fait que cette antenne 5G ait pu être installée tout près de l'école sans autorisation ni démonstration publique de son innocuité sur la santé des enfants.

Bref, une simple marche dans le quartier, et sans surprise, nous percevons ces relents d'histoires imprécises dans lesquels nous baignons à tous les niveaux et qui soulèvent toujours le même voile de questions.

Par conséquent, si je veux en trouver la formule exacte, il me faudra y consacrer à nouveau temps et ressources, ce qui nous ramène au pourquoi de mon affidavit sur la récupération de ma représentation politique et de mon patrimoine; car ne l'oublier pas, tout est lié. Mon histoire à moi, elle se veut simple, transparente, cohérente... et facilement vérifiable.